

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville . . . \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA

ABONNEMENT
Un An en Ville . . . \$ 3.00
Un An par la Poste . . . \$ 1.00

12eme. ANNEE No 159

OTTAWA, MARDI 4 AOUT 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LE COMTE DE PARIS
A STOWE-HOUSE

Qui ne connaît pas les châteaux anglais, en ignore l'opulence et la splendeur. Il est peu de nos grands seigneurs qui ne semblent des géants à côté de ceux d'ici, et c'est ainsi qu'un des domaines du feu duc de Buckingham et Chandos, aujourd'hui propriété de sa fille, M. le comte de Paris a trouvé une résidence plus vraiment royale qu'aucune de celles qui lui appartiendraient, s'il portait la couronne de ses pères.

De Londres à Stowe House, deux heures de chemin de fer, à travers une campagne semblable à ces parcs si justement dénommés anglais — ondulée vallonnée, trop verte trop rattachée, trop propre, succession de pièces de terre monotone et de luzerne — le comte de Paris, en contournant des prés fleuris où s'ébattaient les daims fauves tachetés de blanc, les mignonnes chevrettes et les cabris folâtres qui, presque apprivoisés, regardent d'une mine mutine la voiture rouler sur le sable. Ailleurs, ce sont de gros moutons blancs qui semblent sortis d'une ménagerie de Nuremberg, et de belles vaches placides, au poil brun lustré comme celui d'un pur sang, levant vers les visiteurs leur doux humide et leur grand œil très doux.

C'est dans ces allées au sol élastique et ferme, ombragées par les dômes énormes d'arbres comme on n'en voit qu'en Angleterre, que les princes galopent leurs chevaux chaque matin, et on ne saurait trouver une meilleure piste de manège, encadrée dans un paysage délicieusement harmonieux.

L'intérieur du château répond aux proportions de l'extérieur. Un escalier qui fait songer à l'entrée des Propylées donne accès dans un vestibule où tiendrait à l'aise un appartement du boulevard Malesherbes. En le traversant, on se trouve dans le hall, immense rondelette coiffée d'une coupole à caissons et éclairée par le haut, évidemment inspirée du Panthéon d'Agrippa. Le fumoir, où chacune des niches qui rompent la muraille forme comme une petite pièce dans la grande, est assez vaste pour que l'entretien le plus confidentiel puisse être tenu à l'une des extrémités, sans qu'il soit nécessaire de baisser le ton, crainte d'être entendu à l'autre. D'un des côtés du hall s'ouvre une salle à manger conçue en vue de ces banquets du moyen âge, où des pains dans leurs plumes, des cerfs garnis de leurs bois, des pâtés en forme de bastille et des boulets rôtis tout entiers étaient servis à l'appât formidable de padjans habillés de fer. On ne fait que la traverser pour gagner celle, plus modernement bourgeoise, où une vingtaine de convives peuvent s'asseoir à la table du prince.

De l'autre côté, un grand salon rouge, un moins grand salon bleu et la longue bibliothèque éclairée par quatre énormes baies vitrées, où M. le comte de Paris a établi son cabinet de travail, en commun avec la princesse. A chacune des extrémités, chacun d'eux à son bureau, et au dessus de celui du prince, les trois couleurs d'un drapeau apporté à Stowe House, par je ne sais plus quelle délégalation royaliste font un coin de France de cette claire, calme et studieuse retraite.

Au-dessus de l'arche de pierre fermée d'une grille, qui marque l'entrée du parc proprement dit, est hissé le pavillon tricolore. On est Parisien et sceptique, on serait fort offensé d'être traité de chauvin, et pourtant cela fait quelque chose de voir ce lambeau de patrie flotter au vent insulaire. Si l'on était bien sûr de n'être pas aperçu de quelqu'un promener caché derrière un de ces troncs archaïques, on sa-

luerait au passage. Par déjà d'innombrables pelouses coupées de bouquets d'ormes, de chânes et hêtres pourpres, le château se dresse dans un recul formidable, énorme bâtisse jaune clair à toit plat, sorte de caserne pompeuse faite d'un pavillon central en façon de loggia italienne, flanquée de deux longues ailes. Style déplorablement grec égyptien, atârdé des croisements les plus extravagamment composites qui soient jamais éciés dans la cervelle d'un architecte en délire. Le siècle dernier s'est rendu coupable de nombre de ces crimes, en Angleterre plus encore qu'ailleurs. De loin, pour tant, Stowe-House se sauve par son air de grandeur, et les gens qui tiennent absolument à retrouver dans le nouveau, le déjà vu, peuvent y découvrir une vague analogie avec l'Orangerie de Versailles.

On a tout le temps de contempler ce chef-d'œuvre, car pour parvenir au perron central, c'est encore une promenade de trois quarts de lieue à travers le parc, en contournant des prés fleuris où s'ébattaient les daims fauves tachetés de blanc, les mignonnes chevrettes et les cabris folâtres qui, presque apprivoisés, regardent d'une mine mutine la voiture rouler sur le sable. Ailleurs, ce sont de gros moutons blancs qui semblent sortis d'une ménagerie de Nuremberg, et de belles vaches placides, au poil brun lustré comme celui d'un pur sang, levant vers les visiteurs leur doux humide et leur grand œil très doux.

Telle est la retraite du prince exilé, il ne lui trouve qu'un défaut: la distance de Londres — non pour lui qui y va peu, pour Mme la comtesse de Paris non plus, qui s'y rend moins encore, mais pour ceux qui les viennent visiter, fort nombreux de service et les allées et venues des visiteurs. C'est triste, au fond, sous ce ciel brouillé et ce soleil pâle, dont les rayons sont comme ouâtés d'une légère brume grise, chargée d'humidité et de mélancolie.

Le plus célèbre des cinq est Marengo, dont le squelette se trouve à l'Institut militaire de Whitehall à Londres, et dont un des sabots, converti en tabatière, est dans le musée des officiers de la garde royale au palais de Saint James. Sur le couvercle en argent du sabot, don du comte Angerstein à ses camarades, est l'inscription suivante: "Sabot de Marengo, cheval de bataille berbère, ayant appartenu à Napoléon et monté par lui à Marengo, à Austerlitz, à Léna, à Wagram, dans la campagne de Russie et à Waterloo."

Autour du sabot est cette autre inscription: Marengo était dessiné à la hanches gauche, lorsqu'il se convertit en tabatière, est dans le musée des officiers de la garde royale au palais de Saint James. Sur le couvercle en argent du sabot, don du comte Angerstein à ses camarades, est l'inscription suivante: "Sabot de Marengo, cheval de bataille berbère, ayant appartenu à Napoléon et monté par lui à Marengo, à Austerlitz, à Léna, à Wagram, dans la campagne de Russie et à Waterloo."

Quoi qu'il en soit, Marengo, dont le portrait aussi bien que le squelette se trouve à l'Institut militaire, était bien le cheval qui montait l'empereur à Waterloo, et c'est de lui que veut parler le colonel Chartras dans son "Histoire de la campagne de 1815" lorsqu'il dit: "Des trois maladies dont souffrait Napoléon pendant la campagne de Belgique, il n'en est pas une qui ne rende très pénible l'exercice du cheval. Aussi était une difficulté pour lui de monter en selle et une souffrance de s'y tenir. Il fallait l'aider à monter à cheval, ainsi que pendant la bataille de Waterloo, où Napoléon, voulant monter brusquement sur son cheval, fut saisi de terreur et si maladroite qu'il fut poussé par-dessus la selle du côté opposé du montoir, ce qui lui donna un court, mais violent accès de colère."

C'est aussi Marengo qui le porta jusqu'à Charleroi après la bataille, et M. Lawley n'est étonné que comment Marengo est venu finir ses jours en Angleterre, et c'est là ce qu'il aurait été très intéressant de savoir. Peut-être est-il devenu la propriété du même gentilhomme français, qui vint en Angleterre vers 1815 et qui loua un château à Glas-

senburg, dans le comté de Kent, pendant la minorité du propriétaire. Ce locataire (dont le nom, malheureusement, n'a pas été conservé) était un ami de l'empereur Napoléon, et avait amené avec lui un autre de ses chevaux de bataille, Jaffa, un arabe que Napoléon avait pris en Egypte. Le vieux cheval reçut les meilleurs soins à Glasbeurg, mais en 1829, — il avait trente sept ans — il était devenu si faible que l'on crut devoir l'abattre. Le fils de celui qui a tiré le coup de fusil est encore fermier dans le pays. On voit aussi, dans le parc, une petite colonne avec l'inscription sur la pierre:

Les Chevaux de Bataille DE NAPOLEON

Le DAILY MAGAZINE, qui est la plus ancienne et la plus importante des revues anglaises consacrées au sport et à la vie agreste, vient de publier deux notices fort intéressantes, dues à la plume de l'honorable Francis Lawley, fils de lord Wenlock, sur les chevaux de bataille que montait Napoléon dans ses principales campagnes.

M. Lawley commence son récit par la reproduction d'un entretien qui eut lieu à Sainte Hélène entre l'Empereur et Barry O'Meara, le médecin irlandais.

Parlant des engagements au cours desquels il avait connu le plus de dangers, Napoléon estimait que c'était au commencement de sa carrière, à Arcole, où son cheval, rendu fou par une blessure, s'était emporté et avait galopé droit sur l'armée autrichienne. Sa jument dans un marais, où il avait plongé jusqu'au cou, le cheval s'était si batement affaissé dans les affres de la mort; son maître avait failli être écrasé sous lui et eût été pris par l'ennemi. En somme, Napoléon disait avoir eu dix huit ou dix neuf chevaux tués sous lui, depuis Arcole jusqu'à Waterloo!

M. Lawley fait remarquer que ce chiffre n'a rien d'in vraisemblable, attendu que le maréchal Blicher en perdit au moins deux dans ses campagnes, et que le général Forst, un des plus brillants officiers de l'armée de la Sud pendant la guerre civile aux Etats Unis, a vu trente chevaux succomber sous lui dans l'espace de quatre années.

Il va sans dire que nous sommes mal renseignés sur les origines et l'histoire de la plupart des chevaux de Napoléon. Cependant il n'est pas de même pour quelques-uns d'entre eux, et M. Lawley a pu réunir des détails fort intéressants sur Marengo, qui montait l'empereur à Waterloo; Austerlitz; Marie, une jument grise ainsi nommée, d'après sa secon le femme; Ali et Jaffa. Des gravures nous montrent même Marengo et Ali dans le DAILY'S MAGAZINE d'après des portraits originaux existant encore en Angleterre, et il paraît que, comme presque tous les chevaux de Napoléon, ils étaient gris ou blancs.

Le plus célèbre des cinq est Marengo, dont le squelette se trouve à l'Institut militaire de Whitehall à Londres, et dont un des sabots, converti en tabatière, est dans le musée des officiers de la garde royale au palais de Saint James. Sur le couvercle en argent du sabot, don du comte Angerstein à ses camarades, est l'inscription suivante: "Sabot de Marengo, cheval de bataille berbère, ayant appartenu à Napoléon et monté par lui à Marengo, à Austerlitz, à Léna, à Wagram, dans la campagne de Russie et à Waterloo."

Autour du sabot est cette autre inscription: Marengo était dessiné à la hanches gauche, lorsqu'il se convertit en tabatière, est dans le musée des officiers de la garde royale au palais de Saint James. Sur le couvercle en argent du sabot, don du comte Angerstein à ses camarades, est l'inscription suivante: "Sabot de Marengo, cheval de bataille berbère, ayant appartenu à Napoléon et monté par lui à Marengo, à Austerlitz, à Léna, à Wagram, dans la campagne de Russie et à Waterloo."

Quoi qu'il en soit, Marengo, dont le portrait aussi bien que le squelette se trouve à l'Institut militaire, était bien le cheval qui montait l'empereur à Waterloo, et c'est de lui que veut parler le colonel Chartras dans son "Histoire de la campagne de 1815" lorsqu'il dit: "Des trois maladies dont souffrait Napoléon pendant la campagne de Belgique, il n'en est pas une qui ne rende très pénible l'exercice du cheval. Aussi était une difficulté pour lui de monter en selle et une souffrance de s'y tenir. Il fallait l'aider à monter à cheval, ainsi que pendant la bataille de Waterloo, où Napoléon, voulant monter brusquement sur son cheval, fut saisi de terreur et si maladroite qu'il fut poussé par-dessus la selle du côté opposé du montoir, ce qui lui donna un court, mais violent accès de colère."

C'est aussi Marengo qui le porta jusqu'à Charleroi après la bataille, et M. Lawley n'est étonné que comment Marengo est venu finir ses jours en Angleterre, et c'est là ce qu'il aurait été très intéressant de savoir. Peut-être est-il devenu la propriété du même gentilhomme français, qui vint en Angleterre vers 1815 et qui loua un château à Glas-

Les Chevaux de Bataille DE NAPOLEON

Le DAILY MAGAZINE, qui est la plus ancienne et la plus importante des revues anglaises consacrées au sport et à la vie agreste, vient de publier deux notices fort intéressantes, dues à la plume de l'honorable Francis Lawley, fils de lord Wenlock, sur les chevaux de bataille que montait Napoléon dans ses principales campagnes.

M. Lawley commence son récit par la reproduction d'un entretien qui eut lieu à Sainte Hélène entre l'Empereur et Barry O'Meara, le médecin irlandais.

Parlant des engagements au cours desquels il avait connu le plus de dangers, Napoléon estimait que c'était au commencement de sa carrière, à Arcole, où son cheval, rendu fou par une blessure, s'était emporté et avait galopé droit sur l'armée autrichienne. Sa jument dans un marais, où il avait plongé jusqu'au cou, le cheval s'était si batement affaissé dans les affres de la mort; son maître avait failli être écrasé sous lui et eût été pris par l'ennemi. En somme, Napoléon disait avoir eu dix huit ou dix neuf chevaux tués sous lui, depuis Arcole jusqu'à Waterloo!

M. Lawley fait remarquer que ce chiffre n'a rien d'in vraisemblable, attendu que le maréchal Blicher en perdit au moins deux dans ses campagnes, et que le général Forst, un des plus brillants officiers de l'armée de la Sud pendant la guerre civile aux Etats Unis, a vu trente chevaux succomber sous lui dans l'espace de quatre années.

Il va sans dire que nous sommes mal renseignés sur les origines et l'histoire de la plupart des chevaux de Napoléon. Cependant il n'est pas de même pour quelques-uns d'entre eux, et M. Lawley a pu réunir des détails fort intéressants sur Marengo, qui montait l'empereur à Waterloo; Austerlitz; Marie, une jument grise ainsi nommée, d'après sa secon le femme; Ali et Jaffa. Des gravures nous montrent même Marengo et Ali dans le DAILY'S MAGAZINE d'après des portraits originaux existant encore en Angleterre, et il paraît que, comme presque tous les chevaux de Napoléon, ils étaient gris ou blancs.

Le plus célèbre des cinq est Marengo, dont le squelette se trouve à l'Institut militaire de Whitehall à Londres, et dont un des sabots, converti en tabatière, est dans le musée des officiers de la garde royale au palais de Saint James. Sur le couvercle en argent du sabot, don du comte Angerstein à ses camarades, est l'inscription suivante: "Sabot de Marengo, cheval de bataille berbère, ayant appartenu à Napoléon et monté par lui à Marengo, à Austerlitz, à Léna, à Wagram, dans la campagne de Russie et à Waterloo."

Autour du sabot est cette autre inscription: Marengo était dessiné à la hanches gauche, lorsqu'il se convertit en tabatière, est dans le musée des officiers de la garde royale au palais de Saint James. Sur le couvercle en argent du sabot, don du comte Angerstein à ses camarades, est l'inscription suivante: "Sabot de Marengo, cheval de bataille berbère, ayant appartenu à Napoléon et monté par lui à Marengo, à Austerlitz, à Léna, à Wagram, dans la campagne de Russie et à Waterloo."

Quoi qu'il en soit, Marengo, dont le portrait aussi bien que le squelette se trouve à l'Institut militaire, était bien le cheval qui montait l'empereur à Waterloo, et c'est de lui que veut parler le colonel Chartras dans son "Histoire de la campagne de 1815" lorsqu'il dit: "Des trois maladies dont souffrait Napoléon pendant la campagne de Belgique, il n'en est pas une qui ne rende très pénible l'exercice du cheval. Aussi était une difficulté pour lui de monter en selle et une souffrance de s'y tenir. Il fallait l'aider à monter à cheval, ainsi que pendant la bataille de Waterloo, où Napoléon, voulant monter brusquement sur son cheval, fut saisi de terreur et si maladroite qu'il fut poussé par-dessus la selle du côté opposé du montoir, ce qui lui donna un court, mais violent accès de colère."

C'est aussi Marengo qui le porta jusqu'à Charleroi après la bataille, et M. Lawley n'est étonné que comment Marengo est venu finir ses jours en Angleterre, et c'est là ce qu'il aurait été très intéressant de savoir. Peut-être est-il devenu la propriété du même gentilhomme français, qui vint en Angleterre vers 1815 et qui loua un château à Glas-

Les Chevaux de Bataille DE NAPOLEON

Le DAILY MAGAZINE, qui est la plus ancienne et la plus importante des revues anglaises consacrées au sport et à la vie agreste, vient de publier deux notices fort intéressantes, dues à la plume de l'honorable Francis Lawley, fils de lord Wenlock, sur les chevaux de bataille que montait Napoléon dans ses principales campagnes.

M. Lawley commence son récit par la reproduction d'un entretien qui eut lieu à Sainte Hélène entre l'Empereur et Barry O'Meara, le médecin irlandais.

Parlant des engagements au cours desquels il avait connu le plus de dangers, Napoléon estimait que c'était au commencement de sa carrière, à Arcole, où son cheval, rendu fou par une blessure, s'était emporté et avait galopé droit sur l'armée autrichienne. Sa jument dans un marais, où il avait plongé jusqu'au cou, le cheval s'était si batement affaissé dans les affres de la mort; son maître avait failli être écrasé sous lui et eût été pris par l'ennemi. En somme, Napoléon disait avoir eu dix huit ou dix neuf chevaux tués sous lui, depuis Arcole jusqu'à Waterloo!

M. Lawley fait remarquer que ce chiffre n'a rien d'in vraisemblable, attendu que le maréchal Blicher en perdit au moins deux dans ses campagnes, et que le général Forst, un des plus brillants officiers de l'armée de la Sud pendant la guerre civile aux Etats Unis, a vu trente chevaux succomber sous lui dans l'espace de quatre années.

Il va sans dire que nous sommes mal renseignés sur les origines et l'histoire de la plupart des chevaux de Napoléon. Cependant il n'est pas de même pour quelques-uns d'entre eux, et M. Lawley a pu réunir des détails fort intéressants sur Marengo, qui montait l'empereur à Waterloo; Austerlitz; Marie, une jument grise ainsi nommée, d'après sa secon le femme; Ali et Jaffa. Des gravures nous montrent même Marengo et Ali dans le DAILY'S MAGAZINE d'après des portraits originaux existant encore en Angleterre, et il paraît que, comme presque tous les chevaux de Napoléon, ils étaient gris ou blancs.

Le plus célèbre des cinq est Marengo, dont le squelette se trouve à l'Institut militaire de Whitehall à Londres, et dont un des sabots, converti en tabatière, est dans le musée des officiers de la garde royale au palais de Saint James. Sur le couvercle en argent du sabot, don du comte Angerstein à ses camarades, est l'inscription suivante: "Sabot de Marengo, cheval de bataille berbère, ayant appartenu à Napoléon et monté par lui à Marengo, à Austerlitz, à Léna, à Wagram, dans la campagne de Russie et à Waterloo."

Autour du sabot est cette autre inscription: Marengo était dessiné à la hanches gauche, lorsqu'il se convertit en tabatière, est dans le musée des officiers de la garde royale au palais de Saint James. Sur le couvercle en argent du sabot, don du comte Angerstein à ses camarades, est l'inscription suivante: "Sabot de Marengo, cheval de bataille berbère, ayant appartenu à Napoléon et monté par lui à Marengo, à Austerlitz, à Léna, à Wagram, dans la campagne de Russie et à Waterloo."

Quoi qu'il en soit, Marengo, dont le portrait aussi bien que le squelette se trouve à l'Institut militaire, était bien le cheval qui montait l'empereur à Waterloo, et c'est de lui que veut parler le colonel Chartras dans son "Histoire de la campagne de 1815" lorsqu'il dit: "Des trois maladies dont souffrait Napoléon pendant la campagne de Belgique, il n'en est pas une qui ne rende très pénible l'exercice du cheval. Aussi était une difficulté pour lui de monter en selle et une souffrance de s'y tenir. Il fallait l'aider à monter à cheval, ainsi que pendant la bataille de Waterloo, où Napoléon, voulant monter brusquement sur son cheval, fut saisi de terreur et si maladroite qu'il fut poussé par-dessus la selle du côté opposé du montoir, ce qui lui donna un court, mais violent accès de colère."

C'est aussi Marengo qui le porta jusqu'à Charleroi après la bataille, et M. Lawley n'est étonné que comment Marengo est venu finir ses jours en Angleterre, et c'est là ce qu'il aurait été très intéressant de savoir. Peut-être est-il devenu la propriété du même gentilhomme français, qui vint en Angleterre vers 1815 et qui loua un château à Glas-

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES! Nouveaux et a Grand Marche,

HARRIS & CAMPBELL.

GRANDE REDUCTION Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS.

HARRIS AND CAMPBELL, Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

HOTEL SAINT LOUIS 43-45 Rue YORK, OTTAWA

ISRAEL HOREAU, (De Montreal House, rue Queen East), PROPRIETAIRE

MONTRES D'OR DAMES

CHARRON Bitumineux et Anthracite.

O'Reilly & Heney Bloc Russell, Rue Sparks.

ST. LAWRENCE HOTEL. BAS DE FLEUVE ST. LAURENT. RIMOUSKI, P. Q.

LANDRY & THOMPSON, Propriétaires d'Express et Chariotiers Général

DEMENAGENT MEUBLES ET Voitures de plaisir couvertes et ouvertes

Plus d'ASTHME Oppressions, Catarrhe de la gorge, etc.

PLUS D'ASTHME Oppressions, Catarrhe de la gorge, etc.

MEMORY

Vertical advertisements on the left margin including 'Rue Sparks', 'Reparations', 'Ventes', 'Saint-Patrice', etc.

Vertical advertisements on the right margin including 'HARRIS & CAMPBELL', 'HOTEL SAINT LOUIS', 'ISRAEL HOREAU', 'MONTRES D'OR DAMES', 'CHARRON Bitumineux', 'O'Reilly & Heney', 'ST. LAWRENCE HOTEL', 'LANDRY & THOMPSON', 'DEMENAGENT MEUBLES ET', 'PLUS D'ASTHME', 'MEMORY'.

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville \$ 4.00 Un An par la Poste \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA. ABONNEMENT Un An en Ville \$ 2.00 Un An par la Poste \$ 1.00

12eme. ANNEE No 159

OTTAWA, MARDI 4 AOUT 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LE CONTE DE PARIS

A STOWE-HOUSE

Qui ne connaît pas les châteaux anglais, en ignore l'opulence et la splendeur. Il les a vus dans les romans, et c'est ainsi qu'en un des domaines du feu duc de Buckingham et Chandos, aujourd'hui propriétés de sa fille, M. le comte de Paris a trouvé une résidence plus vraiment royale qu'aucune de celles qui lui appartenaient.

De Londres à Stowe House, deux heures de chemin de fer, à travers une campagne semblable à ces parcs si justement dénommés anglais — ondulée, vallonnée, trop verte trop râtissée, trop propre, succession de pièces de terre promise, de grandes pièces de terre promise, de grandes pièces de terre promise, de grandes pièces de terre promise.

En débarquant sur le quai de la petite station de Buckingham, isolée au milieu des prairies, on s'étonne de voir les indications de service répétées en français; sortie, passage interdit au public, salle d'attente des hommes, salle d'attente des dames, salle d'attente générale.

La voiture qui est venue chercher les invités du Prince traverse la ville, masquée derrière un rideau d'arbres, en montant une large rue escarpée, où les petites maisons basses alignent derrière de minuscules jardins leurs façades rouges habitées de chèvre-feuille, de clématite et de roses grimpantes.

Autour d'eux, de nombreuses photographies de famille, parmi lesquelles celle de Mme la comtesse de Paris en aïeule, tenant sur ses genoux les deux petits princes, de beaux enfants blonds et éveillés, de type très Bragançe.

Le rez-de-chaussée, très surélevé, du château comprend encore une salle de billard, un salon transformé en chapelle, et les appartements privés de M. le comte et de Mme la comtesse de Paris, ainsi que ceux de jeunes princes et princesses. A

l'unique étage, de nombreuses chambres occupées par la suite, et qui, par une singulière maladresse architecturale, n'ont de vue que sur les toits, comme celles de l'attique du palais de Versailles.

Tout près du château, la chapelle protestante ouverte le dimanche au peuple des fermiers et des gardes. A travers les prairies coule paresseusement une rivière tortueuse, ourlée de joncs grêles et d'iris bleus, et de place en place miroite la tache glauque d'un étang fleuri de nénufars.

Teille est la retraite du prince exilé, il ne lui trouve qu'un défaut: la distance de Londres — non pour lui qui va peu, pour Mme la comtesse de Paris non plus, qui s'y rend moins encore, mais pour ceux qui les viennent visiter, fort nombreux au témoignage du station master de Buckingham.

Le correspondant du New York World à Auburn a eu la curiosité d'aller visiter Ameer Ben Ali au pénitencier. On sait, dit le World à ce propos, que le pauvre Arabe, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour le meurtre de la vieille femme Carrie Brown, dite Shakespeare, est au pénitencier d'Auburn depuis lundi dernier.

Autour d'eux, de nombreuses photographies de famille, parmi lesquelles celle de Mme la comtesse de Paris en aïeule, tenant sur ses genoux les deux petits princes, de beaux enfants blonds et éveillés, de type très Bragançe.

Le rez-de-chaussée, très surélevé, du château comprend encore une salle de billard, un salon transformé en chapelle, et les appartements privés de M. le comte et de Mme la comtesse de Paris, ainsi que ceux de jeunes princes et princesses. A

l'unique étage, de nombreuses chambres occupées par la suite, et qui, par une singulière maladresse architecturale, n'ont de vue que sur les toits, comme celles de l'attique du palais de Versailles.

l'unique étage, de nombreuses chambres occupées par la suite, et qui, par une singulière maladresse architecturale, n'ont de vue que sur les toits, comme celles de l'attique du palais de Versailles.

Tout près du château, la chapelle protestante ouverte le dimanche au peuple des fermiers et des gardes. A travers les prairies coule paresseusement une rivière tortueuse, ourlée de joncs grêles et d'iris bleus, et de place en place miroite la tache glauque d'un étang fleuri de nénufars.

Teille est la retraite du prince exilé, il ne lui trouve qu'un défaut: la distance de Londres — non pour lui qui va peu, pour Mme la comtesse de Paris non plus, qui s'y rend moins encore, mais pour ceux qui les viennent visiter, fort nombreux au témoignage du station master de Buckingham.

Le correspondant du New York World à Auburn a eu la curiosité d'aller visiter Ameer Ben Ali au pénitencier. On sait, dit le World à ce propos, que le pauvre Arabe, condamné aux travaux forcés à perpétuité pour le meurtre de la vieille femme Carrie Brown, dite Shakespeare, est au pénitencier d'Auburn depuis lundi dernier.

Autour d'eux, de nombreuses photographies de famille, parmi lesquelles celle de Mme la comtesse de Paris en aïeule, tenant sur ses genoux les deux petits princes, de beaux enfants blonds et éveillés, de type très Bragançe.

Le rez-de-chaussée, très surélevé, du château comprend encore une salle de billard, un salon transformé en chapelle, et les appartements privés de M. le comte et de Mme la comtesse de Paris, ainsi que ceux de jeunes princes et princesses. A

l'unique étage, de nombreuses chambres occupées par la suite, et qui, par une singulière maladresse architecturale, n'ont de vue que sur les toits, comme celles de l'attique du palais de Versailles.

Les Chevaux de Bataille DE NAPOLEON

Le DAILY MAGAZINE, qui est la plus ancienne et la plus importante des revues anglaises consacrées au sport et à la vie agreste, vient de publier deux notices fort intéressantes, dues à la plume de l'honorable Francis Lawley, fils de lord Wenlock, sur les chevaux de bataille qui montaient Napoléon dans ses principales campagnes.

M. Lawley commence son récit, par la reproduction d'un entretien qui eut lieu à Sainte Hélène entre l'Empereur et Barry O'Meara, le médecin irlandais.

Parlant des engagements au cours desquels il avait couru le plus de dangers, Napoléon estime que c'était au commencement de sa carrière, à Aroco, où son cheval, rendu fou par une blessure, s'était emporté et avait galopé droit sur l'armée autrichienne.

M. Lawley fait remarquer que ce chiffre n'a rien d'in vraisemblable, attendu que le maréchal Blicher en perdit au moins autant dans ses campagnes, et que le général Forrest, un des plus brillants officiers de l'armée du Sud pendant la guerre civile aux Etats Unis, a vu trente chevaux succomber sous lui dans l'espace de quatre années.

Il va sans dire que nous sommes mal renseignés sur les origines et l'histoire de la plupart des chevaux de Napoléon. Cependant il n'en est pas de même pour quelques-uns d'entre eux, et M. Lawley a pu réunir des détails fort intéressants sur Marengo; qui montait l'empereur à Waterloo; Austerlitz; Marie, une jument grise ainsi nommée, d'après sa seconde femme; Ali et Jaffa.

Le plus célèbre des cinq est Marengo, dont le squelette se trouve à l'Institut militaire de Whitehall à Londres, et dont un sabot, converti en tabatière, est dans la possession des officiers de la garde royale au palais de Saint James.

Autour d'eux, de nombreuses photographies de famille, parmi lesquelles celle de Mme la comtesse de Paris en aïeule, tenant sur ses genoux les deux petits princes, de beaux enfants blonds et éveillés, de type très Bragançe.

Le rez-de-chaussée, très surélevé, du château comprend encore une salle de billard, un salon transformé en chapelle, et les appartements privés de M. le comte et de Mme la comtesse de Paris, ainsi que ceux de jeunes princes et princesses. A

l'unique étage, de nombreuses chambres occupées par la suite, et qui, par une singulière maladresse architecturale, n'ont de vue que sur les toits, comme celles de l'attique du palais de Versailles.

senburg, dans le comté de Kent, pendant la minorité du propriétaire. Ce locataire (dont le nom, malheureusement, n'a pas été conservé) était un ami de l'empereur Napoléon, et avait amené avec lui un autre de ses chevaux de bataille, Jaffa, un arabe que Napoléon avait pris en Egypte.

C'est lord Wolsley, très versé dans tout ce qui touche à Napoléon, qui a fourni ce renseignement, si curieux à M. Lawley. Un autre des admirateurs de Napoléon en Angleterre a prêté à l'auteur le portrait du cheval Ali au pied duquel se trouve la légende suivante:

Ce cheval fut pris en Egypte sous Ali Bey et monté par un dragon du 18e régiment. Capturé par les mamelouks et repris par les Français, il attira l'attention du général Menou, qui l'amena en Europe et le remit comme cadeau au Premier Consul. Depuis lors, l'Empereur le monta dans toutes les batailles, et, tout dernièrement, à celle de Wagram, où il était en selle depuis quatre heures du matin jusqu'à six heures du soir.

Cela expliquerait la contradiction apparente entre la légende qui attribue à Marengo l'honneur d'avoir porté Napoléon à Austerlitz et les Mémoires du général Vandamme qui parlent d'un cheval arabe gris de fer, ayant un mètre soixante, et baptisé Austerlitz après la victoire.

Pour ce qui regarde la jument Marie, M. Lawley a eu la bonne fortune de rencontrer un vieux Mecklenbourgeois, frère en Angleterre et très connu de la duchesse de Cambridge, dont une des filles a épousé le duc régnant de Mecklenbourg-Strelitz.

Ce vieillard, qui porte le nom de Schallehn qui est âgé de plus de quatre-vingt-treize ans, se souvient que, lors de la marche sur Moscow de l'armée française, plusieurs régiments de cavalerie ont traversé la petite ville d'Ivenach, dans le duché de Mecklenbourg.

Plus tard, cette jument est retombée, on ne sait pas comment, entre les mains des Prussiens qui l'ont remise au baron de Plessen. Elle est morte à Ivenach, et M. Schallehn raconte qu'il a souvent vu son squelette que les héritiers du baron de Plessen conservent pieusement dans le vieux château à Ivenach.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES!

Nouveaux et a Grand Marche,

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Réduction sur tout Achat Argent Comptant.

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS

COIN DES RUES O'CONNOR ET QUEEN, PRES DE LA RUE SPARKS





FEUILLETON DU CANADA

UN MYSTERE

LA MERE ET L'AMANTE

SIXIEME SERIE DE "LA FEMME MYSTERIEUSE."

JUDITH CHEZ BOLOPHERNE

En même temps, s'élançant vers la porte et étendant ses bras au croix :

— Colonel, s'écria-t-elle, vous ne franchirez pas cette porte ; car, j'en suis sûr, si vous sortez d'ici, c'est pour faire tuer mon pauvre Robert.

— Calmez-vous, madame la duchesse ! calmez-vous, je vous en prie, fit le colonel, et vous m'excuserai Chalandray, veuillez faire comprendre à madame que, alors même que je ne serais pas présent à la barre du conseil de guerre, l'affaire n'en suivrait pas moins son cours.

— Puis, se penchant à l'oreille de Maurice :

— Comment faire ? ajouta-t-il à voix basse. Ce trouble... ces paroles incohérentes... tout cela devient fort inquiétant.

— J'appréhende en effet quelque crise nerveuse, répondit Maurice émerveillé à voix basse. Ce ne serait malheureusement pas la première, car j'ai entendu dire dans ma famille que madame de Sauves était fort sujette dans sa première jeunesse. Avant et après son mariage, il paraît qu'elle a eu plus d'une fois des accès de somnambulisme. Ne vous souvient-il plus de ce que M. de Sauves rappela à cet égard en votre présence même à la Roche d'Éon il y a peu de jours ?

— O mon Dieu ! s'écria le colonel, dont les traits exprimèrent instantanément une sensation d'angoisse ; mais alors cet anniversaire dont elle parlait tout à l'heure pourrait bien se rapporter à l'événement qui coïncide avec la naissance de son fils.

— Je le crois comme vous, mon colonel.

— Et quel âge a le lieutenant Robert ?

— Il n'a guère plus de vingt trois ans !

— Vingt-trois ans !... Madame la duchesse de Sauves était donc déjà mariée il y a vingt-trois ans ?

— Oui, mon colonel, elle s'était mariée à un misérable, avant d'épouser le duc, et son mariage, fut annulé, son mari s'était donné un faux nom ; et lorsqu'elle eût épousé le duc de Sauves, un jour elle rencontra son faux mari qu'elle n'a pas revu depuis.

— M. le duc de Sauves, forcé de quitter la France, était venu en Touraine avec sa jeune femme pour la confier à sa grand-mère.

— Votre grand-mère habitait déjà sans doute son château de la Roche d'Éon ?

— Certainement, mon colonel. Je crois même qu'elle y a passé tout l'hiver, à cause de la santé de madame de Sauves, qui était à cette époque dans un tel état de faiblesse qu'elle fut obligée de s'arrêter en route dans un hôtel où elle eut, m'a-t-on dit une crise terrible.

— A Blois, peut-être ?

— Je ne sais mon colonel ; mais qu'avez-vous donc ?

— Blois ! s'écria la duchesse aux orilles de laquelle ce monosyllabe venait de retentir comme un coup de tam tam. Qui a parlé de Blois, messieurs ? Ah ! vous causez tous les deux à voix basse. Je comprends tout ; vous avez ce qui s'est passé à Blois. C'est à Blois que j'ai rencontré ce misérable qui m'avait si indignement trompé ; oui, c'est là, dans l'hôtel où je m'étais arrêtée, où j'ai passé la nuit, le 3 novembre 1823, dans l'hôtel de France ! le 3 novembre ! répéta le colonel avec un tressaillement de terreur.

— Ah ! reprit la duchesse en le regardant fixement, vous connaissez le misérable que j'ai rencontré là et qui de la plus heureuse des femmes fait en ce moment la plus malheureuse. Parlez ! parlez ! je veux tout savoir. Je veux qu'il vienne confesser son crime aux pieds de tous ceux qu'il plonge aujourd'hui dans le désespoir.

— Oui, madame la duchesse, balbutia le colonel éperdu, atterré, je le connais... c'est à dire que j'ai connu.

ment la poitrine de ses deux poings crispés, et le front baigné d'une sueur froide, les yeux pleins de larmes, il s'écria :

— Pardonnez-moi, madame la duchesse, pardonnez-moi ; car il était bien jeune alors, et sa faute si grande qu'elle ait été n'est peut-être pas sans excuse ; elle n'est pas non plus irréparable. C'est moi, moi ! qui l'ai tout confié, qui vous demande humblement la permission de remplir cette tâche d'expiations. Son repentir, ses remords, son désespoir, que ne puis-je les exprimer, comme il l'eût fait lui-même ? Ne le mandiez pas ! Je vous en supplie, grâce ! pitié ! pour lui ! Ah ! que n'ajie plus tôt tout ce que je viens d'apprendre ? Mon Dieu ! pourvu qu'il soit temps encore ! Ah ! ce serait trop affreux ! Pardonnez-moi ! pardonnez-moi !

M. de Montmagny parlait encore que déjà l'on frappait à la porte.

Ce fut Maurice qui ouvrit. On venait prévenir le colonel que le conseil de guerre était assemblé et qu'on l'attendait pour faire sa déposition. Il prit son colback, serra fébrilement la main de Maurice, et, attachant sur madame de Sauves un regard rempli d'une expression indéfinissable :

— Madame la duchesse, s'écria-t-il, ce que vous m'avez demandé de faire je le ferai, dussé-je déclarer que j'ai menti. Je vais chercher de sauver votre fils. Il le faut ! il le faut !

En même temps, pâle, tremblant, éperdu, le colonel s'élança hors de la chambre, comme un insensé, sans même s'apercevoir que la duchesse et Maurice, dans l'effusion de leur reconnaissance, égale au moins à leur stupeur, et hors d'état de prononcer une parole, lui adressait par geste et du fond du cœur leurs plus ferventes bénédictions.

LE CONSEIL DE GUERRE

Il y aurait sans doute mainte et mainte page intéressante, curieuse même peut-être, à écrire sur les débats du procès du lieutenant Robert devant le premier conseil de guerre de la division de Tours ; mais au point où ce récit est arrivé, le lecteur n'est pas moins impatient probablement que le narrateur d'arriver au dénouement. Nous serons donc sobres de détails, nous bornant à élever dans le cours de ces détails les incidents qui, s'il est vrai qu'il y ait eu une cour d'assises au lieu d'un tribunal militaire, auraient à plus d'un titre assuré à cette cause une place entre les causes célèbres.

Le premier de ces incidents, le plus inattendu à coup sûr, fut l'interrogatoire du colonel de Montmagny. Il y eut parmi les juges une véritable stupeur, partagée au plus haut point par l'accusé lui-même, lorsque, après avoir répondu aux questions préliminaires d'usage posées par le président du conseil de guerre le colonel s'écria d'une voix encore saccadée par les émotions fiévreuses qu'il venait de subir coup sur coup :

— Il n'est jamais trop tard, messieurs, pour confesser ses torts, et c'est ce que je viens faire aujourd'hui devant vous. Je déclare donc que si l'accusé a pu se porter envers moi à un acte de violence regrettable, il y a eu un motif qui l'a provoqué, et mes intentions et mes mauvais traitements. Vous pouvez voir encore sur son front la cicatrice résultant d'une blessure reçue par lui dans cette lutte, que j'ai en le malheur de commencer. J'ajoute que si de hautes convenances m'interdisaient pas de faire comparaitre en cette enceinte une personne dont M. le capitaine rapporteur n'a pas jugé lui-même devoir recueillir le témoignage, cette personne ne manquera pas de confirmer ma déclaration.

Un long frémissement succéda à ces paroles. Le président du conseil de guerre, après avoir échangé un regard avec ses deux principaux assesseurs, un chef de bataillon et un capitaine reprit :

— Ainsi, colonel, vous déclarez aujourd'hui que le lieutenant Robert était vis à vis de vous dans le cas de légitime défense ?

M. de Montmagny baissa la tête en signe d'affirmation.

— Colonel, le conseil vous donne acte de cette déclaration nouvelle ; mais permettez-moi de vous faire observer qu'elle infirme complètement vos déclarations précédentes, consignées dans divers procès verbaux dont il a été donné lecture au commencement de votre signature. Ceci est grave, et, du moment où je m'adresse à un chef de corps, je n'ai pas besoin d'insister davantage sur toute la responsabilité qu'il a encourue dans cette circonstance.

Le colonel se frappa violemment la poitrine de ses deux poings crispés, et le front baigné d'une sueur froide, les yeux pleins de larmes, il s'écria :

— J'accepte par avance toutes les appréciations fâcheuses auxquelles pourra donner lieu l'attitude nouvelle qu'il me convient d'adopter dans cette affaire, mais je prie le conseil de vouloir bien remarquer à cette occasion que, sous le coup d'un outrage immédiat, on peut fort bien céder au ressentiment très vif qu'on éprouve, sans bien se rendre compte de la légitimité d'une représaille. Ce n'est que plus tard que le temps et la réflexion font leur œuvre, et qu'on apprécie les choses sagement.

L'officier qui remplissait les fonctions d'organe du gouvernement, encore dévouée, à cette époque, au capitaine rapporteur, était un compère fort madré, ordonné par ses instincts même au métier d'accusateur public ; aussi crut-il devoir prendre la parole, et, avec un accent parfaitement meilleur qu'on rencontre tout aussi bien sous l'uniforme que sous la robe, il laissa tomber ces mots :

— L'explication que M. le colonel de Montmagny vient de présenter au conseil ne saurait faire l'objet de la moindre contestation. Tout au plus pourrait-on objecter qu'elle se produit bien tardivement ; même que les gens mal intentionnés, il y en a toujours, pourraient être tentés de l'attribuer à des influences extérieures, ce qui n'est pas fondé bien certainement. La réputation dont jouit l'honorable colonel de Montmagny en est un sûr garant pour tout le monde.

Piqué au vif sous le dard de cette insinuation, le colonel avait tressailli, et, trop ému pour pouvoir se contenir, il s'écria :

— Je prie monsieur le commissaire du gouvernement de s'expliquer d'une façon catégorique. Y a-t-il ici un accusé ou y en a-t-il deux ?

— Loin de moi, reprit d'une façon encore plus douce l'organe du ministre public, oh ! bien loin de moi la pensée de vouloir offenser le moins du monde, un chef de corps, entouré ici comme en dehors de cette enceinte, des sympathies et des respects de tous ! Mais puisque sa susceptibilité s'est émue de quelques paroles indifférentes et dénuées de toute intention blessante, le conseil me permettra sans doute de me dégager complètement vis à vis de M. le colonel de Montmagny. Je lui offre donc l'occasion qu'il sera à la fois heureux et empressé de saisir, de rétablir hautement un propos absurde, calomnieux, que j'ai entendu circuler en ville en me rendant à l'audience.

— Il me semble, dit le président, que cet incident est étranger à l'affaire qui nous occupe, et qu'il convient de passer outre.

— Oh ! non pas, interrompit vivement le colonel, il faut que l'incident soit vidé et j'ai le droit d'insister pour qu'il en soit ainsi.

M. de Montmagny avait les qualités de ses défauts, et les uns comme les autres étaient, on a pu le remarquer plus d'une fois dans le cours de ce récit, plutôt irraisonnés qu'instructifs. Ainsi que la grande majorité des gens de sa caste, il subordonnait généralement toutes ses actions à certaines conventions sociales, à certains préjugés si l'on veut, qui constituaient un temps jadis une sorte de code à part pour l'ancienne noblesse française ; c'est dire suffisamment qu'il avait toujours été très chatouillé par les questions d'honneur.

Mais il ne s'apercevait pas sur quel terrain glissant et périlleux le rusé capitaine rapporteur venait de l'entraîner en stimulant ce côté généreux de sa nature, et, lorsqu'il le reconnut, il était trop tard pour reculer. L'organe de l'accusation le lui fit comprendre bien vite, car il s'écria avec une nuance de satisfaction trop visible :

— Du moment où M. le colonel de Montmagny croit devoir insister sur ce point, M. le président du conseil de guerre jugera sans doute convenable d'ordonner qu'on introduise sur le champ, devant le conseil, M. le lieutenant Sauvageol qui doit se trouver dans la chambre des témoins.

— Sergent, fit le président, introduisez le lieutenant Sauvageol.

Moins d'une demi minute s'était écoulée, lorsque le doyen des lieutenants de hussards fit son entrée dans la salle du conseil, avec son uniforme de grande tenue, la moustache parlait intérieurement et astiqué. Une odeur prononcée d'absinthe et de tabac se répandit incontinent dans l'atmosphère.

(A continuer)

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Le remède de Fico pour le Catarrh est le meilleur, le plus agréable, le plus efficace.

Bryson, Graham & Cie.

Grande Reduction DE Vente Semi-Annuelle

Marchandises d'Habillement et Soieries.

Ce sera une grosse saison pour notre Département de Marchandises d'Habillement. Un prix général de vente sur tout le surplus dans les autres lignes. Il est étonnant ce que peuvent faire les entreprises d'affaires. Ici, dans cette saison communément appelée la saison morte, quand d'autres marchands n'ont que des fonds de magasin en mains, vous trouverez chez Bryson, Graham & Cie. un grand et complet stock de marchandises les plus fraîches et les plus nouvelles.

Il y a des dollars à économiser dans l'achat des marchandises d'habillement et surtout sur l'achat, dans la grande ligne des Soieries Noires et de couleurs. Ici, pleine valeur et satisfaction.

Pure Soie noire de Surah à 65c. et 75c. Pure Soie de Penzance de toutes couleurs et toutes nuances, à 35c. la verge. Une ligne spéciale de Soieries de Surah de toutes couleurs et de toutes grandeurs à 50c. la verge.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

John Murphy & Cie.

Importateurs de Marchandises Seches de Fantaisie et de Haute-Nouveauté.

66 et 68 rue Sparks.

Nous venons de recevoir un assortiment Riche, Exceptionnel et Elegant de

Soie Noire, Dentelles de Guipure, Chantilly, et Espagnoles, Dentelles à Dessins.

dans toutes les dimensions. VENEZ LES ADMIRER.

Dentelle Noire 6 pouces de largeur Dentelle Noire 9 pouces de largeur Dentelle Noire 12 pouces de largeur Dentelle Noire 15 pouces de largeur Dentelle Noire 18 pouces de largeur Dentelle Noire 24 pouces de largeur Dentelle Noire 30 pouces de largeur

—AUSSI— NOUVELLES FRILLEUSES en Tulle, Lisse et Chiffons. NOUVEAUX VOILES dans les derniers genres.

John Murphy & Cie.

Ottawa et Montreal. Le Tout Comptant et Prix Fixe

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND 207, rue St-Honoré, à PARIS

SOLUTION PATAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX CRÉOSOTE

THE GUTTA PERCHA & RUBBER CO. OF TORONTO. BELTING PACKING CLOTHING HOSE

Solution d'Antipyrine de TROUETTE CONTRE Migraines, Maux de Tête, Névralgies, Coliques, Asthme, Emphysème, Goutte, Rhumatisme, Sciatique et DOULEURS en général.

PLUS D'ASTHME Oppression, Catarrhe, par le POTASSIUM CALERY

MUNN & CO. SCIENTIFIC AMERICAN PATENTS

LINIMENT GÉNEAU 35 ANS DE SUCCÈS



KENDALL'S SPAVIN CURE

The Most Successful Remedy ever discovered, as it is certain in its effects and does not blister.

KENDALL'S SPAVIN CURE. HENLEY, MONTANA, Jan. 1, 1901.

KENDALL'S SPAVIN CURE. GENTLEMEN: I have pleasure in letting you know that I have used your Kendall's Spavin Cure for a very bad case of Bone Spavin and Speller and was very successful.

KENDALL'S SPAVIN CURE. GENTLEMEN: I have used your Kendall's Spavin Cure successfully, on a trotting horse who had a Thoroughbred, two hocks were affected to the point that had I not tried it, I would have lost considerable money.

KENDALL'S SPAVIN CURE. GENTLEMEN: I have used your Kendall's Spavin Cure successfully, on a trotting horse who had a Thoroughbred, two hocks were affected to the point that had I not tried it, I would have lost considerable money.

KENDALL'S SPAVIN CURE. GENTLEMEN: I have used your Kendall's Spavin Cure successfully, on a trotting horse who had a Thoroughbred, two hocks were affected to the point that had I not tried it, I would have lost considerable money.

KENDALL'S SPAVIN CURE. GENTLEMEN: I have used your Kendall's Spavin Cure successfully, on a trotting horse who had a Thoroughbred, two hocks were affected to the point that had I not tried it, I would have lost considerable money.

KENDALL'S SPAVIN CURE. GENTLEMEN: I have used your Kendall's Spavin Cure successfully, on a trotting horse who had a Thoroughbred, two hocks were affected to the point that had I not tried it, I would have lost considerable money.

G. PHILBERT.

IMPORTATEUR

TAPISSERIES

Americaines, Anglaise, Ecossaises

Dalhousie et Saint-Patrice

OTTAWA

Peintres préparées, Peinture, Tapisseries, Vitres, Mastic, Pinceau, Huile, Etc.

ARTICLES

De Peinture en General

Publie par

ABONNE LE CANADA

Journal Quotidien de

Un An en Ville... Un An par la Poste...

12eme. ANNEE

TROP SENS MONOLOGUE

Les gens qui ont du bien malheureux : on ne pas assez !... Moi, je le parce que c'est mon cas trop sensible ! Voir souffrir pleurer... Je ne veux m'émouvoir !... Il y a des qui ne craignent pas ça. fuir les spectacles douloureux semblent les rechercher : pas comment ils sont faits. On les invite à un entre par exemple ? Ils y courent porte à quelle heure et temps qu'il fasse. Ils y maison, ils vont à l'église, quelquefois jusqu'au cimetière, dirait que ça les amuse. M. pourrais pas ! Si la famille indifférente et déjà consolée ferait mal ; on n'aime pas des égoïstes... Si la famille l'air navré, ça me remuait entrant chez moi, je déjeunais sans plaisir... Vous me dites pourrais déjeuner avant ? me connais : je digérerais ! Les autres, les sans-cœur vient les chercher pour à moins d'un duel ? — "O done ? Très volontiers !" camarades s'écharper, le saleté, ça leur est égal... M. pourrais pas ! Si j'avais le d'assister à une scène pareille dormirais pas de la nuit... moins, j'aurais des cauchemars, c'est si pénible, les cauchemars ! Aussi je ne m'y exposerai pas, ne m'y exposerai plus, — car c'est épiné une fois, mais ça prise.

Le petit des Houppettes tout matin, chez moi, en s'écriant cher Adrien, je viens faire votre amitié. Je me trouve l'embaras ! il faut que vous rendiez un grand service. "me figure qu'il veut m'em quelques louis. Alors, je lui je suis moi-même un peu gè je viens d'acheter un chevre, cher, que mes locataires mal... enfin tout ce qu'on pareil cas. Mais il me ré "Vous vous méprenez, mon il n'est pas question d'argent question d'argent ? Oh ! à posez de moi. De quoi s'agit D'une petite affaire d'honneur eh hier une discussion post avec Du Croquet. Nous échangé des mois un peu vif la fin, nos cartes. Je suis sûr la regrette déjà comme moi, l'affaire s'arrangera facilement notre satisfaction réciproque passé chez plusieurs de mes qui ont cette spécialité : tout campagne ; vous êtes ma de ressource." Il n'y avait plus en de reculer. Mais pour s'avisait plus de recommencer les autres non plus, je me suis retiré intraitable. J'ai exigé un contre sérieuse, imposé des conditions, six balles à échec etc... Du Croquet a fait des sec... Mais tout cela m'avait troublé : j'ai eu une migraine terrible ! J'aurais encore mieux aimé le petit des Houppettes m'être dé de l'argent... car je lui ai refusé. Je vois des imbeciles se laissent emprunter par leurs meilleurs amis - sans réfléchir aux conséquences. Elles sont claires, pourtant les conséquences. Leurs débiteurs commencent à éviter et finissent par se beller avec eux ; moi, je tiens mes amis, pour risquer de le dire ainsi.

J'ai toujours été la victime cette délicatesse excessive de mens. Quand je commençais las de la vie de garçon, à ne pouvoir veiller, à ressentir ces symptômes de goutte... en éprouver le besoin d'un inter j'aurais fait bien volontiers un rias d'inclination, comme cousin Raoul, qui s'était aimé à Cabourg d'une petite ignote sans le sou, la croyant de lui... Mais moi, à la place Raoul, je serais dit : "E bien pour moi qu'elle m'ai n'est-ce pas pour mes quarante